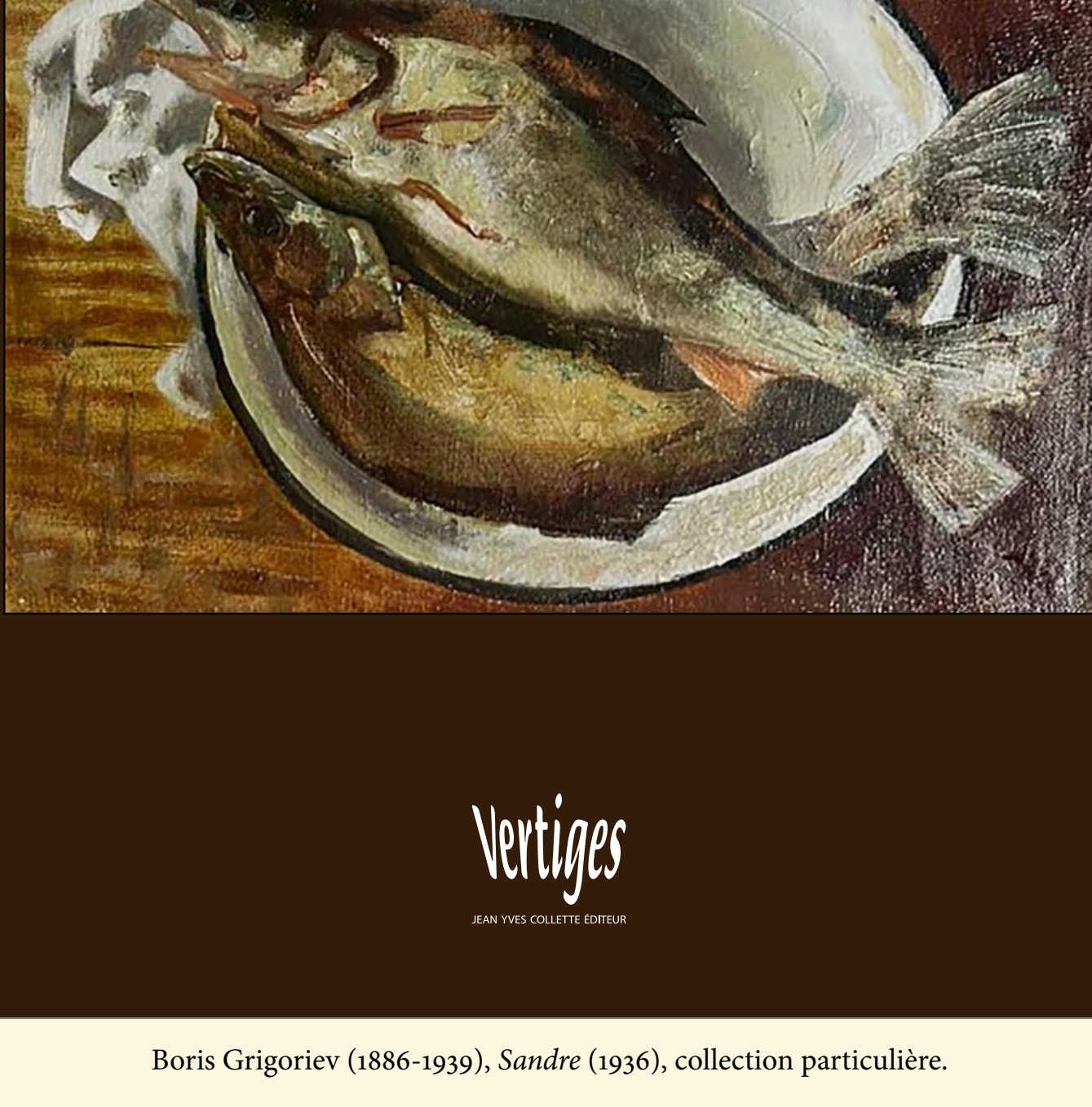


Un plat inconnu de la parfaite cuisinière



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Boris Grigoriev (1886-1939), *Sandre* (1936), collection particulière.



Ignát Herrmann (1854-1935) en 1895.

UN PLAT INCONNU DE LA PARFAITE CUISINIÈRE

— **QUE DIABLE** farfouille-t-il constamment dans l'armoire, celui-là ? grogna monsieur le conseiller au copiste Konopásek, avec lequel il était resté seul au bureau, cette veille de Noël. L'après-midi s'avavançait. Monsieur le conseiller expédiait en hâte quelques dernières pièces, pour n'être point surchargé après les fêtes. Le copiste avait déjà je ne sais combien de fois quitté ses paperasses pour fureter dans l'armoire. Tantôt le sable à sécher lui manquait, tantôt une règle plus longue ; de temps à autre il fourrageait parmi ses bâtons de cire à cacheter. Monsieur le conseiller n'avait encore rien dit, se contentant de renifler comme à son ordinaire lorsque le prenait la mauvaise humeur. Mais ce va-et-vient continu du copiste finit par l'impatienter et monsieur le conseiller grogna.

— Ce n'est rien, monsieur le conseiller, ce n'est rien, reparti vivement Konopásek dont la face terreuse se colora faiblement. C'est la ficelle que je viens de finir. Je voudrais bien coudre encore cet inventaire. Je vais chercher un peloton neuf.

— Eh quoi donc ? sapristi ; n'en voilà-t-il pas un sur la table qui vous crève les yeux ? bougonna le conseiller ; et il indiquait, presque sous le nez de Konopásek, un peloton de ficelle jaune et noire à coudre les dossiers.

— L'idée de vos carpes frites vous tourne déjà la tête ; elles ne vous échapperont pourtant pas !

Konopásek se rassit tout rouge et continua de coudre. Un instant après, il se levait de nouveau, gagnait la porte, prenait une clef au chambranle et sortait du bureau.

Monsieur le conseiller se leva comme si quelque mouche l'eût piqué et, à pas menus, s'approcha de l'armoire. Il l'ouvrit et regarda ce que Konopásek pouvait bien y chercher.

Il ne s'y trouvait presque rien : un peu de papier, un peu de ficelle, quelques bâtons de cire, deux paires de ciseaux ; dans le coin d'une tablette, quelques petites boîtes rondes sur le couvercle desquelles étaient collés des pains à cacheter ronds, des dimensions d'un kreutzer. Une de ces boîtes était un peu à l'écart. Monsieur le conseiller la prit pour l'approcher des autres et la souleva machinalement ; elle était bien légère : il constata qu'elle était vide. Monsieur le conseiller en souleva une autre, la secoua : également vide. Il en prit une troisième, une quatrième, une cinquième : toutes vides. Seules les deux dernières étaient remplies de pains à cacheter uniformément blancs. Monsieur le conseiller souleva ses lunettes sur son front.

« Qu'est-ce que ça signifie ? Il n'y a pourtant que quinze jours qu'il en a acheté. Où diable a-t-il bien pu coller tout cela ? »

Konopásek rentrait à ce moment dans le bureau ; apercevant monsieur le conseiller près de l'armoire, il devint blanc comme linge.

— Dites donc, vous, où avez-vous mis tous les pains à cacheter ?

— Monsieur le conseiller, implora le scribe, les mains jointes, ne me perdez pas ; j'ai une femme et six enfants.

Monsieur le conseiller n'avait jusqu'à présent songé à rien ; maintenant seulement, il flaira quelque chose de louche, sans toutefois comprendre ce que ce pouvait bien être. Des pains à cacheter !... Qu'avait-il pu en faire ?

Le scribe, tremblant, livide, anéanti, plongea ses doigts osseux dans les basques de sa souquenille râpée, verdâtre, et en sortit un mouchoir dont les coins noués formaient des poches.

— Les voilà tous, dit-il en claquant des dents. Je vais les remettre dans les boîtes.

Il dénoua les coins et versa sur une feuille de papier tout un tas de pains.

Monsieur le conseiller comprenait : le scribe les avait pris ; mais pour quoi faire, pour quoi faire ?... La colère obligée du magistrat céda à la curiosité. Et le conseiller de s'écrier impatientement :

— Que vouliez-vous en faire, Konopásek ?

— Le souper, monsieur le conseiller, bégaya Konopásek. C'est la veille de Noël. Je n'ai même pas un rouge liard. J'ai promis à ma femme d'apporter des pains à cacheter ; elle voulait les faire frire dans la graisse. J'ai six enfants ; il me faut pourtant bien leur préparer un réveillon. Ils n'ont pas mangé depuis ce matin : rien dans le buffet.

Monsieur le conseiller abaissa ses lunettes et jeta un coup d'œil sur les petites rondelles blanches, au goût d'amidon ni grasses ni salées. Il voulut regarder Konopásek, mais son regard se détourna brusquement de cette pauvre face très-saillante, aux lèvres bleues sur lesquelles frémissait la moustache grise ; ses yeux se fixèrent sur la cravate passée et tachée du copiste et il demanda :

— En avez-vous déjà mangé, Konopásek ?

— Oui, monsieur le conseiller, balbutia le scribe.

— Est-ce mangeable ? interrogea le conseiller étonné.

— Oui, monsieur le conseiller. Si seulement j'en avais de temps à autre, mon Dieu !...

— Remettez-moi cela dans les boîtes... commanda le conseiller d'une voix tout à coup altérée, et il prit place à sa table.

Le copiste ratissa les pains à cacheter de ses doigts maigres, maculés d'encre, et en remplit les boîtes vides. Quand il eut fini, il s'assit, pour continuer son travail. Ce fut en vain : ses doigts tremblaient, ses yeux papillotaient, ses tempes battaient. Mise à la porte, honte, misère.

Et les enfants qui ne mangeraient pas ce soir !

Monsieur le conseiller regarda plusieurs fois Konopásek, essuya ses verres, puis ses yeux, après quoi il pris nerveusement, à petits coups. Lui non plus ne pouvait pas travailler. Il était sans doute fâché contre cette canaille de copiste qui volait des pains à cacheter pour les faire frire dans la graisse pour le réveillon de ses enfants. Il se trémoussait sur sa chaise ; enfin il se leva et alla vers la porte. Le scribe se reprit à trembler : il allait entendre son arrêt de mort.

Le conseiller s'approcha du coupable et, sans le regarder :

— Prenez votre pardessus et votre chapeau et allez au marché, ordonna-t-il. Vous y achèterez une carpe bien grosse et vous la porterez dare-dare à la maison pour que votre femme ait le temps de la préparer. Entendez-vous ? Ensuite vous achèterez des noix et des pommes pour les enfants. Et pour votre femme, une bouteille de punch, ou du thé, ou ce que vous voulez prendre après le réveillon. Tenez, allez !

À ces mots, il tira de sa poche son porte-monnaie, y prit un billet et le posa sur la table.

Konopásek, stupéfait, reconnut un billet de 10 florins.

— Jésus-Maria ! monsieur le conseiller, commença-t-il, incapable d'achever, peut-être parce que monsieur le conseiller venait de faire un geste brusque, ou plutôt parce que les mâchoires du pauvre scribe s'entrechoquaient comme dans la fièvre : de surprise, d'étonnement, de joie, que sais-je ?

Un moment après, monsieur le conseiller restait seul au bureau, mais il n'était plus guère d'humeur à travailler. Il se leva, endossa sa belle pelisse, enfila ses gants fourrés, à la dernière mode, et, fermant le bureau, s'en alla.

Allègre et gaillard, il songeait à ses six enfants à lui, et se réjouissait de leur joie à la vue des cadeaux amassés depuis déjà huit jours dans la chambre du fond. Mais de temps en temps une tristesse l'abattait, lorsqu'il songeait à Konopásek et à ses pains à cacheter frits dans la graisse.

FIN

Un plat inconnu de la parfaite cuisinière,
un conte de l'écrivain tchèque Ignát Herrmann (1854-1935)
traduit par L. Chollet et H. Jelinek,
est paru dans *Les Mille nouvelles nouvelles* :
revue mensuelle pour tous..., tome 7,
à Paris, en 1910.

ISBN : 978-2-89854-819-2

© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2026

– 2 820° lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org